

**Discours d'Eric Lejoindre**

**Journée de la Mémoire de l'Holocauste  
et de la Prévention des crimes  
contre l'Humanité**

**70<sup>ème</sup> anniversaire de la Libération  
du camp d'Auschwitz**

**Mardi 27 janvier 2015 à 10h00**

Mesdames et Messieurs les élus,  
Monsieur le Président, cher Eric Masse,  
Mesdames et Messieurs les bénévoles de  
l'AMEDJ,

Mesdames et Messieurs les représentants  
d'associations d'anciens combattants et de la  
Mémoire,

Monsieur le Principal du collège Clémenceau,  
cher Pascal Delhom,

Mesdames et Messieurs les collégiens,  
Mesdames et Messieurs,

« *J'ai vu passer un train. En tête, un wagon contenait des gendarmes français et des soldats allemands. Puis venaient des wagons à bestiaux plombés. Des bras maigres d'enfants se cramponnaient aux barreaux. Une main au dehors s'agitait comme une feuille dans la tempête. Quand le train ralentit, des voix ont crié 'Maman.' Et rien n'a répondu que le grincement des essieux.* »

Ce récit, c'est celui d'Edith Thomas, une résistante. Elle l'a publié – clandestinement bien sûr – en octobre 1942, dans un numéro des *Lettres françaises*.

Ce qu'Edith Thomas a vu, les déportés dont nous commémorons la mémoire aujourd'hui l'ont vécu.

C'est le cas des enfants dont nous avons rappelé les noms ce matin au square des Cloys, ces 90 « tout petits » du 18<sup>e</sup>, mort avant même d'avoir connu les bancs de l'école. C'est le cas des 700 enfants dont les noms figurent maintenant sur chacun des établissements scolaires de notre arrondissement. C'est le cas de tous ceux qui furent les victimes de la barbarie nazie.

Ces femmes et ces hommes, ces enfants, par centaine de milliers, ont été arrachés à leurs familles. Beaucoup n'auront vu des camps dont nous commémorons la Libération que la sélection, l'humiliation et la chambre à gaz.

D'autres ont subi la lente déshumanisation qui, inéluctablement, conduit à la pire des morts, dans le froid et la boue, sous les hurlements et les coups et la peur et la faim.

D'eux, ils ne devaient rien rester. C'était là le projet des bourreaux : détruire, anéantir, effacer. Ils devaient non seulement être tués, mais encore devaient-ils être oubliés.

Aujourd'hui, par notre présence ici, par le travail des associations, par l'engagement de centaines de bénévoles, mais aussi de milliers de professeurs, de directeurs, de jeunes, nous déconstruisons le projet nazi.

Nous luttons pour que rien ne soit oublié. Nous faisons en sorte que chacune des victimes, que chacun des juifs, des tziganes, des homosexuels, des résistants déportés retrouve une identité.

Voilà le sens de notre présence ce matin. Commémorer pour ne pas oublier.

Ne pas oublier, n'oublier personne, aucune des victimes de cette barbarie.

Cette mémoire, nous la devons bien sûr aux victimes.

J'étais dimanche, avec la Maire de Paris et le président du Mémorial de la Shoah, à Auschwitz-Birkenau. J'ai vu à la fois l'ampleur des mécanismes de mise à mort inventés et mis en œuvre dans ces camps.

J'ai vu aussi la méticulosité des nazis à effacer les traces. Celles de leurs crimes sans doute. Celles de leurs victimes surtout. Alors oui, nous devons cette mémoire aux victimes, à chacune des victimes.

Mais, Mesdames et Messieurs, cette mémoire, nous la devons aussi au futur.

Nous la devons au futur car la mémoire protège l'avenir des errements du passé. Car la mémoire permet de reconstituer - sur des bases saines - l'unité nationale mise à mal par les trahisons du passé. Car c'est elle qui rend possible la réconciliation entre les peuples. La mémoire, nous la devons donc au futur.

Cela prend sans doute aujourd'hui plus de sens encore, alors que nous venons de subir, ici même, à Paris, un attentat odieux, au cours duquel quatre personnes, quatre êtres humains ont été assassinés parce qu'ils étaient juifs. Parce que la haine a, une fois encore, frappé au cœur de notre capitale.

Alors il nous faut tous dire, il nous faut tous redire, que rien, ni le contexte proche-oriental, ni la misère sociale, ni l'ignorance ne

sauraient constituer une excuse ou une circonstance atténuante à de pareils agissements. Ni ici en France, ni ailleurs en Europe.

Avec la shoah, c'est toute l'Europe qui avait sombré. Elle a sombré non pas du jour au lendemain, mais tout au long d'un long processus qui a commencé par quelques actes pour aboutir au pire des crimes.

Je ne veux pas là entamer d'hasardeuses comparaisons, mais rappeler une chose simple: on sait ce qui nourrit la bête immonde, on sait sur quelles bases elle peut prospérer, on ne sait jamais que trop tard quand elle s'est réveillée.

Alors oui, Mesdames et Messieurs, cette mémoire, nous la devons au futur.

Notre devoir est donc de la transmettre. Avec les témoins, aujourd'hui. Seuls dans quelques années. Parce que oui le temps des témoins s'achève, et il nous faudra, en tous cas à ma génération, apprendre à transmettre sans eux.

Transmettre, c'est avant tout poursuivre le travail lucide de réflexion et d'éducation sur l'origine et les circonstances de cette catastrophe survenue au cœur de la civilisation européenne en plein 20e siècle. C'est continuer d'essayer de comprendre les mécanismes qui ont abouti à la mise à mort industrielle de tout un peuple.

Transmettre, c'est dire ce que furent les responsabilités des uns et des autres, des décideurs comme des bourreaux quotidiens, des nazis comme de ceux qui les ont



accompagnés, des Etats et des peuples.

Transmettre, c'est aussi veiller à partager un savoir, une connaissance, dans toute son aridité historique.

Sachons dire ce qu'a été la shoah, dans toute son ampleur, les plus de 5 millions de personnes assassinées, dont plus de trois millions dans les camps à Auschwitz, à Treblinka, à Belzec, à Sobibor, notamment.

Enseignons notre histoire, celle des 80.000 victimes de la Shoah en France. Parlons des 76.000 déportés de France, dont 11.400 enfants. Disons que seuls 2.500 d'entre eux ont survécu. N'oublions pas les 3.000 morts des camps d'internement en France, les 1.000 personnes abattues sommairement dans notre pays.

Mais transmettre, c'est enfin parler aussi de ceux qui ont résisté. C'est dire qu'au plus profond de la nuit et du brouillard, il y eut les justes. Ces milliers de femmes et d'hommes qui ont sauvé d'autres êtres humains, qui leur ont ouvert leur porte au péril de leurs vies. Ces centaines d'initiatives individuelles ou collectives, qui sont la preuve que rien ne doit jamais éteindre l'invincible espoir, cet espoir dans l'être humain.

Voilà, Mesdames et Messieurs, pourquoi nous sommes réunis ce matin à la Mairie du 18e, pour commémorer la Libération du camp d'Auschwitz.

Pour nous rappeler nous mêmes à notre devoir, celui des élus bien sûr, celui des enseignants, mais celui de chaque citoyen.

J'étais dimanche à Auschwitz. Sous la neige, sur la Judenramp de Birkenau, il m'est revenu cette phrase rapportée par l'écrivain Alain Vincenot dans son ouvrage reprenant des témoignages de rescapés.

C'est une phrase du petit Chaim, 14 ans, dans une lettre écrite à ses parents qu'il avait jeté derrière les barbelés du camp de Pustkow, en Pologne.

Voilà ce qu'il écrivait : "si le ciel était du papier et si toutes les mers du monde étaient de l'encre, ils ne suffiraient pas pour vous décrire ma souffrance et tout ce qui se passe autour de moi."

Mesdames et Messieurs, n'oublions jamais.